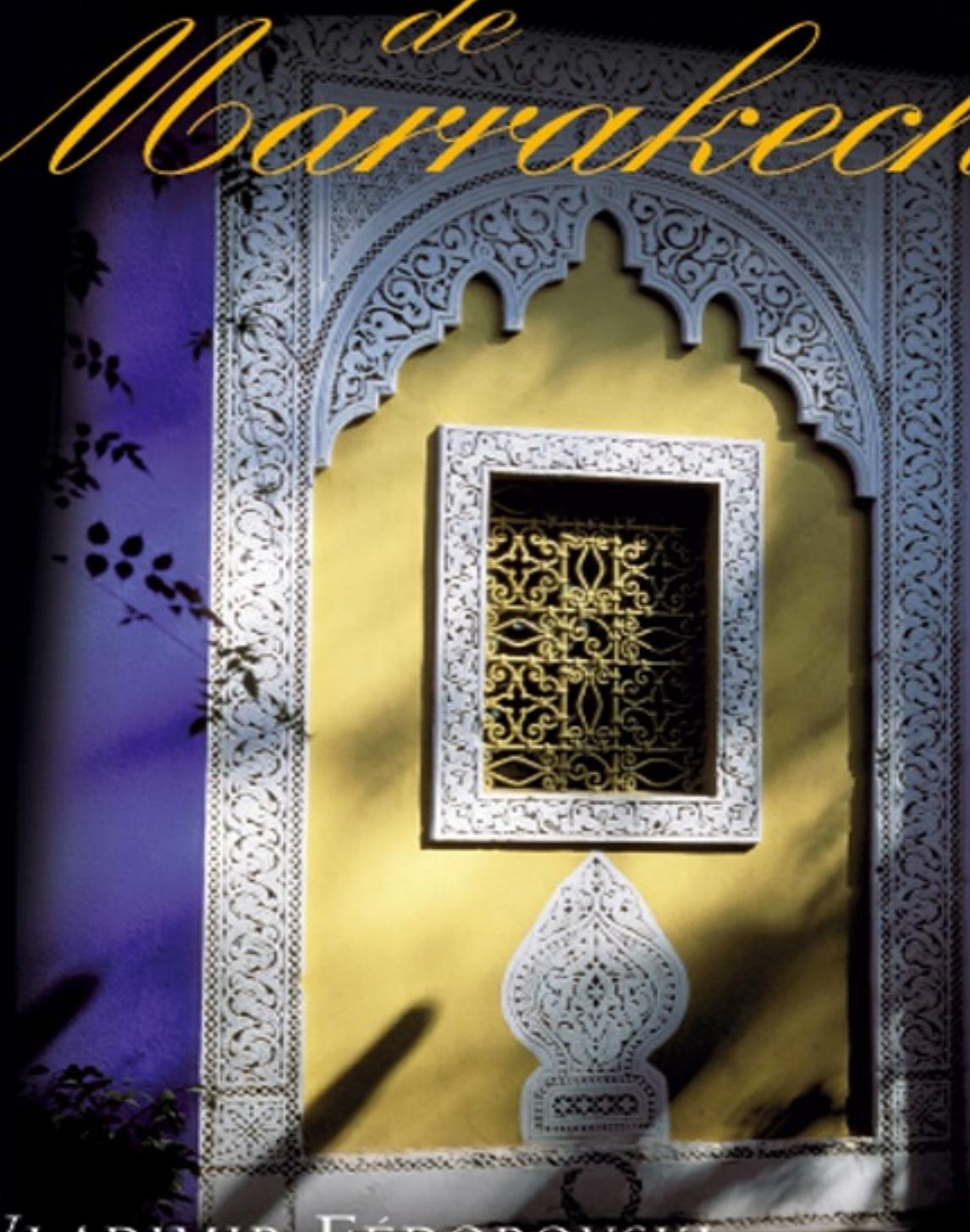


ANNE-MARIE CORRE

*Le Roman
de
Marrakech*



VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente

Le roman
des lieux magiques

éditions du
ROCHER

ANNE-MARIE CORRE

*Le Roman
de
Marrakech*

VLADIMIR FÉDOROVSKI
présente

Le roman
des lieux magiques

éditions du
ROCHER

LE ROMAN

DE MARRAKECH
ANNE-MARIE CORRE

LE ROMAN
DE MARRAKECH

éditions du
ROCHER

Collection « Le roman des lieux et destins magiques »
dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour
tous pays.

© Éditions du Rocher, 2009.

ISBN 978-2-268-0724-4

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

timides. On déambule sous les ombrelles dans la hantise d'un teint pain d'épices de mauvais aloi.

Les femmes d'officiers français, d'ingénieurs, de diplomates que le protectorat a installés au Maroc, viennent pour le thé. Les hommes les rejoignent. Galanterie, billets doux, valse des bouquets que le liftier livre de chambre en chambre... L'ambiance est frivole. Même les choses sérieuses se disent avec cette légèreté qui est une des règles de politesse de la bonne société. Les soirées sont une cérémonie. On dîne en smoking et robe longue de Poiret ou Madeleine Vionnet. Les bijoux scintillent comme les cristaux de la salle à manger d'apparat, un petit Versailles aux fastes orientaux. Ces messieurs passent au fumoir pour évoquer les choses du monde dans les vapeurs du brandy et les volutes des cigares.

C'est l'heure où le Maroc construit ses routes, ses ponts, ses villes. À Marrakech, le nouveau quartier, Guéliz, a vu le jour. Dessiné par Prost, l'un des architectes de la Mamounia, il déploie ses avenues et ses maisons modernes hors des murailles. Guéliz dont le nom vient d'église, dit-on, puisqu'il s'en élève une, à l'ombre des mosquées, pour les fonctionnaires français en poste dans la ville. Le pacha de Marrakech, le Glaoui, soutient le protectorat. Ce n'est pas le cas de tout le pays tendu par les rébellions. La « pacification » n'est pas toujours pacifique. Annexe discrète de la haute diplomatie, le petit pavillon au fond du parc de la Mamounia prête ses petits salons ombragés aux rencontres des stratèges politiques ou économiques. On y tiendra des sommets secrets jusqu'à l'entre-deux-guerres.

Si les murs de la Mamounia ne sont pas sourds aux bruits de l'extérieur, ils mettent toute leur élégance à rester un havre de

paix. Un homme d'importance, par la fonction et la corpulence, y a pris ses habitudes. Il vient presque chaque année pour des séjours de quelques semaines. Son arrivée provoque un branle-bas de combat. Malles, chevalets, boîtes de couleurs, caisses de whisky, cartons à chapeaux... Le personnel se démultiplie pour tout mettre en place dans l'appartement qu'il affectionne. Mais une fois calé dans son fauteuil, sur le balcon qui plonge sur les terrasses roses de la Médina, il devient le plus simple des hôtes. Des heures durant, il joue du pastel pour dessiner les scènes de la ville qui l'enchantent et lui fait oublier les hoquets du monde. Quand le devoir se rappelle à lui, il rédige à traits vifs des messages télégraphiques que les coursiers s'empressent – toute séance tenante – d'aller transmettre à la poste.

Le soir, il noue son noeud papillon, enfile son habit et descend rendre ses hommages aux dames dont il ne néglige jamais la conversation. Il s'attarde au piano-bar où, dos nus, chignons bas sur la nuque et longs fume-cigarette, les belles esquissent quelques pas de danse. Il vient la plupart du temps sans son épouse, comme pour faire retraite. C'est Winston Churchill. Même la guerre ne le détourne pas de l'emprise qu'exerce sur lui la Mamounia. En 1943, pendant la Conférence de Casablanca, il convaincra même Roosevelt de prendre la route pour lui faire découvrir son paradis. Leur voyage fut épique. C'était en janvier, il pleuvait sur le Maroc et, après une crevasse, ils arrivèrent couverts de boue. Mais à l'intérieur, le feu crépitait dans les cheminées, le cèdre dégageait son voluptueux parfum et des douceurs de miel les attendaient.

Colette fut une des toutes premières fidèles puisqu'elle séjourna à la Mamounia l'année même de son inauguration, en 1923. Elle y découvrit, en ingénue, une sensualité bien

différente de sa Bourgogne natale et des milieux libertins parisiens. Paul Getty y vint, au début des années 1930, avec sa première femme en voyage de noces. Le tycoon américain multiplia ensuite les mariages mais resta fidèle au palace de ses premières amours. Nerveux, infatigable, il profitait de ses haltes pour traiter des affaires, imaginer de nouveaux marchés. *Business is business.*

À la Mamounia où, le matin, à la fenêtre, s'élèvent les chants de milliers d'oiseaux, la musique aussi a trouvé son envolée. Bartók et Ravel vinrent s'y inspirer. La symphonie du jardin donne le *la*. Les rumeurs de la ville, l'appel du muezzin, les percussions des glaouis étourdissent l'auteur du *Boléro*. Il cherche à percer les secrets de la musique arabe et, le soir, sur le Gaveau du salon, il égrène les notes et cherche à reproduire les sons de ses découvertes du jour.

Ce sont les couleurs, elles, qui invitent Matisse, Dufy, Nicolas de Staël à Marrakech. Un autre coloriste les a précédés, Jacques Majorelle, qui s'est définitivement installé dans la ville, y créant son extravagant jardin et son pavillon d'un bleu éclatant. Les amoureux des formes et des couleurs adorent le parc, les stries de l'ombre et de la lumière, le choc de leur contraste. Des orangers et des citronniers, de leurs boules de soleil nichées dans le vert des feuilles, ils se font un tableau. Ils explorent les souks, observent la courbe et l'arc-en-ciel des poteries, le chatolement des étoffes, devinent le corps des femmes qui glissent au détour des ruelles drapées dans leurs voiles.

Il y a les hôtes contemplatifs et les festifs. Erich von Stroheim est de ceux-là. Il a pris pour habitude de faire consteller sa table de pétales de roses rouges qui jettent des gouttes de sang dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de foudre est violent comme les couleurs du lieu qui les prend à bras le coeur. Choc du bleu dur, du vert tendre. La propriété du peintre Majorelle est à l'abandon. La ville prévoit d'en raser les vestiges et de reconstruire un immeuble moderne. Sur cette ancienne épreuve d'artiste, le tandem décide de broder à son tour. Le jardin renaît avec sa bamboueraie, ses cactus, ses bassins, ses subtiles perspectives. La villa attenante, une de ces exubérantes folies du début du siècle, devient l'oasis du couple emblématique. Ils installent un petit musée dans l'atelier du peintre. Et d'amoureux, ils deviennent mécènes.

Le prince Jean Poniowski est une autre figure de la France à Marrakech. Il est un des tout premiers à avoir acquis des terres dans les environs. Épris des chevaux, il y a installé un terrain de polo au milieu des champs d'orangers et d'oliviers. Sa superbe propriété sur la route de Fès est le lieu de réceptions superbes qui attirent des personnalités du monde entier. C'est sur ses conseils qu'investisseurs et hommes d'affaires s'intéresseront au développement immobilier – notamment – de la capitale du Sud.

L'industriel Xavier Guerrand-Hermès est, lui aussi, un de ses bienfaiteurs. D'un superbe riad de la Médina, il a fait le coeur de sa vie. Piscine sur le toit, ascenseur, salle de squash, hammam, c'est une des plus belles demeures de la ville. Il y a caché ses trésors, ses collections de bijoux ethniques, de tableaux orientalistes, d'objets traditionnels et de meubles rares. Le bonheur que lui offre la ville, il le lui rend avec passion. Il aide les plus pauvres, crée une école pour les enfants des campagnes, s'active inlassablement à favoriser les échanges culturels et religieux.

Ces pionniers n'auront pas été tranquilles très longtemps. Dans

les années 1985-1990, une nouvelle vague de Français craque pour la magie rose. La sécheresse de 1985 a fait affluer en ville de nombreux paysans que leur terre assoiffée ne nourrit plus. Ils investissent la Médina qui, du coup, se vide de ses grandes familles. L'« aristocratie » marrakchie préfère aller s'installer hors des murs, dans des appartements ou des villas au confort plus moderne. Ils n'ont d'ailleurs plus les moyens d'entretenir leurs palais, leurs riads, qu'ils se partagent souvent à plusieurs héritiers et qui tombent en décadence. Ils vendent. Et qui achète ? Les étrangers, parisiens en majorité, belges bientôt, italiens qui leur proposent de petites fortunes pour leurs si jolies ruines. De petites fortunes au regard du niveau de vie marocain mais de jolies aubaines à l'échelle des revenus européens !

C'est ainsi que des centaines de vieux murs superbes vont devenir français... tout en redevenant plus marocains que jamais. Restaurés dans la plus belle tradition, redressés, redessinés, ils seront sauvés de l'oubli, de la misère, de la crasse où ils s'enfouissaient inéluctablement. Aujourd'hui, on charge volontiers l'envahisseur qui a bouté la population hors de ses murs. Bien sûr, certains regrettent d'avoir lâché le trésor sur lequel ils étaient assis. Et pour cause, en vingt ans, les prix se sont multipliés par dix. Mais qui alors aurait pu prévoir la surprenante spéculation dont Marrakech allait devenir l'objet ?

À l'époque, la ville se réjouit de cette renaissance du patrimoine. Certains *maallem*, ces maîtres artisans dont le savoir-faire mourait, se remettent à tailler, sculpter, ciseler et à transmettre leur art aux plus jeunes qui s'en étaient détournés. Les nouveaux propriétaires, en retapant leur bien, rénovent aussi un bout de chaussée, une muraille. Ils rachètent de-ci, de-là, au petit bonheur des ferrailleurs, les vieilles portes cloutées, les

linteaux anciens arrachés, les céramiques égarées qui ont été pillés et vendus en pièces détachées. La municipalité et la population sont heureuses d'accueillir ces étrangers tranquilles et raffinés qui apportent à la ville leur amour, leur sollicitude et leur capitaux. C'est *Capital* justement, l'émission de télévision à succès d'Emmanuel Chain, qui, en 1998, crée un mini-séisme. Étonnant pouvoir du petit écran : en dirigeant ses projecteurs sur les Français qui ont investi à Marrakech, elle met le feu aux poudres et aux vieilles poutres de la Médina. Ruée vers l'or... Ceux qui n'avaient jamais regardé le Maroc autrement qu'une jolie carte postale l'examinent désormais avec la passion qui se dégage de leur calculette. Dans l'Hexagone, la pierre est devenue inaccessible. Les Anglais, les Américains, les Russes ont rendu la Côte d'Azur, puis le Luberon, hors de portée des bourses raisonnables. Mais le soleil brille ailleurs, plus fort et plus longtemps. Le paradis des portes du désert n'est, au fond, qu'à trois heures d'avion...

Boom sur Marrakech, sur ses prix, sur son luxe, puisqu'ici rien n'est ordinaire et que la plus modeste maison, avec ses airs mauresques, peut se métamorphoser en princesse. C'est la course aux derniers riads, la traque au terrain, la folie bâtisseuse. Les prix augmentent de 30 % par an mais, comme ils étaient partis de très bas, ils font toujours attraction. Les VIP se donnent le mot. Marrakech prend des airs de Saint-Tropez l'hiver. Dominique Strauss-Kahn et Anne Sinclair, le diplomate Thierry de Beaucé et l'exubérant dandy Homero Machry, Jean Paul Gaultier et bien d'autres installent leurs rêves dans la Médina. Jacqueline Fouassac et Bill Willis ne savent plus où donner de la tête. Les architectes, dont le célèbre Charles Boccara – le maître des constructions traditionnelles avec leurs dômes et leurs coupoles –, n'en finissent plus de tirer des plans sur la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Retour vers le centre et le consulat de France. Voilà encore un bel endroit, parcelle de chez nous, à deux pas du carrefour le plus vibrant de la Médina. Havre de paix qui touche à la rue, ses clameurs, sa circulation trépidante où se disputent les vélos, les cars, les calèches, les petits taxis pressés et les carrioles chargées qui, dans cette zone d'affaires (c'est le quartier des banques et administrations), ont bien du mal à faire les leurs.

Entrons. Que le parc est joli avec ses vastes allées ! Avec son dégagement de deux hectares, il se prépare à devenir un jardin public, poumon vert des années 2010. La bâtisse, hélas – Trianon sans âme –, paraît bien triste sous ces cieux colorés. Mobilier « classique » un peu hétéroclite, tapisseries pompeuses, salons « coincés » en quête de décorateurs de panache... que n'emprunte-t-on à Marrakech un peu de ses épices pour y mettre de la flamme ? Il suffirait d'un rien pour réveiller la belle au bois dormant et hisser des couleurs sur la demeure de nos ambassadeurs.

À quelques encablures, se situe la propriété de Bernard-Henri Lévy et Arielle Dombasle. La Zahia est une maison touchante, frissonnante d'amour et de folies, de mélancolie aussi. Du dehors, on ne voit rien. Qui ne connaîtrait l'adresse exacte serait tenté de faire demi-tour. On y accède par une simple porte cloutée, percée dans des murs aveugles battus par les va-et-vient de la rue, ses quelques Mobylettes pétaradantes croisant des petits ânes surchargés. Pauvre entrée en scène pour un sublime spectacle ! Dans une enfilade de patios, de jardins, de colonnades et d'arabesques, la demeure dévoile soudain toutes les merveilles de l'art arabo-andalou. Et le plus beau est tout en haut, sur le toit, sur cette dernière terrasse qui, tout d'un coup, vous offre la vue sur la ville avec, tout là-bas, au fond, l'Atlas,

royal, et ses sommets enneigés.

Cette terrasse, justement, c'est là que se sont produits les coups de foudre de tous ses propriétaires. L'ancien palais tombe en décrépitude quand s'en amourache, à la fin des années 1960, Paul Getty II, le troisième fils du magnat du pétrole américain. N'aimant que l'argent, le vieux grigou à la pingrerie légendaire ignore sa progéniture. Et après l'échec d'un premier mariage, Paul Junior est devenu l'homme de toutes les fêtes jet-set, qui l'amènent de Goa à Londres ou Marrakech, le nouveau paradis « exotique », avec ses palaces, ses voluptés et ses premiers « people ». Londres est alors le rendez-vous des hippies chics et de la rock attitude. Paul s'y étourdit. Un soir, à un dîner, il rencontre une des égéries de l'époque, Talitha Pol. D'origine hollandaise, née en Indonésie, la jeune femme est une de ces beautés qui ensorcellent. Ses longs cheveux noirs, ses yeux ourlés de khôl, son exotisme et sa sensualité exercent sur les hommes l'attrait d'un aimant. Même Rudolf Noureev, que l'on croyait perdu pour la cause des femmes, lui demande, dit-on, sa main. Un soir où le danseur ne peut l'escorter, Talitha se retrouve à un dîner, placée près de l'héritier blasé. Amour instantané. Ils vont se marier à Tanger, elle, en minijupe bordée de fourrure, lui, en chemise psychédélique. Mick Jagger, Marianne Faithfull, Brando sont leurs témoins. Paul lui glisse au doigt, en guise de bague, la clé de la Zahia. Le lieu est un bijou avec ses frises de zelliges bleues, ses plafonds de cèdre sculptés, ses murs gravés de mystérieuses dentelles, les chambres de l'ancien harem et ses mille fantômes invitent à la volupté et à la fête. Les soirées fastueuses et extravagantes se succèdent nimbées de paradis artificiels. Les invités célèbres défilent. On dit même que les Beatles et les Stones y séjournèrent ensemble. Pour la seule et unique fois. Le couple fait un enfant qu'il baptise Tara Gabriel

Galaxy Gramophone. Ce n'est pas assez cependant pour arrêter l'escalade des plaisirs oisifs. Paul fume de l'opium. Talitha s'adonne à tous les autres poisons puissants. Leurs infidélités se multiplient, permises par les libertés de l'époque, dangereuses néanmoins. Paul s'en va à Rome pour essayer la dolce vita. Talitha le rejoint bientôt. Ils s'aiment passionnément malgré tout, « addicts » l'un de l'autre comme de leur drogue. Ils veulent ranimer la flamme. Trop tard. Au matin de leurs retrouvailles, la jeune femme de trente-et-un ans est retrouvée morte dans sa chambre d'hôtel. Overdose. On ne saura jamais s'ils s'étaient repris ou quittés à jamais.

Getty II devient une âme errante, brisée par le chagrin. Il couvre la tombe de Talitha de cyclamens, sa fleur favorite, pour étouffer les regrets, les remords. Il plonge dans la dépression. Ne retourne plus à Marrakech, théâtre maudit. Ne se réveille que lorsque le fils de son premier mariage est kid-nappé. Il demande de l'aide à son père mais ce dernier ne veut pas payer la rançon. Les ravisseurs coupent l'oreille de l'adolescent. Enfin, le vieux Getty consent, non à payer, mais à prêter à son fils, avec un fort intérêt, la somme qui sauve le jeune homme. Le bout des maléfices atteint, Paul s'assagit, se remarie et devient même un philanthrope en se consacrant désormais à la charité. Résurrection pour lui. Dégradation pour la Zahia qu'il vend, sans un adieu, à la comtesse Geneviève de La Rochefoucauld, extravagante, raffinée, mais bientôt, hélas, désargentée. Elle cherche reprenneur d'urgence pour sa propriété. En visite au Maroc, Alain Delon est amené par son ami, Jean Poniatowski, à jeter un oeil sur la beauté abandonnée. Devant ses charmes, il tressaille. Le coup de grâce a lieu sur la fameuse terrasse perchée. Devant l'immensité de la plaine du Haouz qui s'élance vers le désert, il succombe. Et achète le palais en quelques jours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Qui est-il ? D'où vient-il ? Il est arrivé au bord de l'oued Tensift porté par les vents du sud, irradié par les immensités sahariennes. Il y a puisé une énergie solaire, celle des conquérants, des rêveurs d'impossible. L'homme n'est pas du genre à se prélasser sous les palmes de sa nouvelle oasis. C'est un Berbère issu de tribus d'éleveurs nomades, les Sanhadjas, qui se déplacent sur une zone allant de l'ouest du Sahara jusqu'aux bords du Sénégal et du Niger. Farouches musulmans, ceux-ci portent le voile, le litham, pièce d'étoffe qui ne laisse voir que leurs yeux. S'ils sont pasteurs, ils n'ont pas grande parenté avec les moutons de leurs troupeaux. Ils sont plutôt chameaux. Pillards belliqueux qui s'enrichissent de razzias menées chez les sédentaires, ils ont une devise : « mourir plutôt que fuir ». Ils ont du courage à revendre mais une moralité qui laisse à désirer.

Toutefois, en 1035, un émir revenu du pèlerinage à La Mecque, Yahia ben Ibrahim, entreprend d'instruire en profondeur ces croyants trop peu disciplinés. Il leur envoie un missionnaire chargé de leur donner science et conscience : Abd Allah ben Yacine. Plutôt mal accueilli par la population, le prédicateur se retire dans un monastère avec quelques-uns de ses plus fervents élèves. C'est la naissance d'un ribat¹³, posé sur la côte mauritanienne d'où naîtront les Morabitoun, les Almoravides. Moines ascétiques en recherche de mysticisme, ils ont des règles strictes basées sur une lecture à la lettre du Coran. Ils forment bientôt une petite élite qui force le respect par son endurance, y compris aux coups de fouet qu'elle s'impose en pénitence. Étrangement, le prestige du ribat fait des émules et c'est une véritable communauté qui se constitue. Bientôt une véritable armée. Car, pour subsister, il faut conquérir. Et les voilà, ces hommes d'acier, ces croyants mus par la force de la foi, qui grimpent vers le nord et s'emparent du Sahara Occidental. En

1056, ils sont au sud du Maroc, à Taroudannt. Leur chef, Yahia ben Ibrahim, a perdu la vie dans la conquête. Son successeur, Ben Omar, est tué à son tour. Mais rien n'arrête les invincibles. C'est le frère du dernier tombé, Abou Bakr, qui prend la relève. Objectif : les plaines fertiles du pied de l'Atlas. En pleine ascension, et dans le commandement des hommes et dans la conquête territoriale, ce dernier est soudain rappelé au Soudan. Ça gronde au fin fond du Sahara. Les tribus précédemment conquises sont en guerre. Il faut y remettre de l'ordre. Pas question de perdre au Sud ce qu'on gagne au Nord. Pendant ce temps, c'est son cousin Youssef Ben Tachfine qui maintient les acquis, si bien qu'il en devient le maître magnifique. Lorsque Abou est de retour, il a perdu sa place. Poignant face-à-face des frères devenus ennemis. Vont-ils s'entre-tuer ? Non. Vaincu par l'ascendant qu'a pris Youssef, Abou Bakr se retire et repart dans ses terres noires. Marrakech se déploie et va bientôt régner du fleuve Sénégal jusqu'au Tage.

À l'heure où il rassemble ses énergies dans le camp de base qu'il s'est choisi, le Napoléon de l'Atlas n'a rien d'un jeune premier. Il a déjà cinquante ans. Soldat de feu, il s'est forgé un puissant caractère en restant jusqu'alors dans l'ombre de ses supérieurs hiérarchiques du ribat. Il a su écouter, s'imprégner, endurer et attendre son heure sans forfanterie. C'est un sage plus qu'un illuminé, même s'il ne lésine pas sur le sang pour conduire sa mission sacrée. Nerveux malgré une apparence sereine, de taille moyenne, il est grandi par sa voix au timbre chaud et calme. Ses sourcils sombres qui se rejoignent sur l'arête du nez et donnent à son regard une profondeur de visionnaire, marquent, à eux seuls, sa différence. Ben Tachfine dégage un austère charisme. Il ne se nourrit que de l'essentiel, de l'orge, de la viande et du lait, ascèse saharienne qu'il maintiendra comme

une discipline mentale même lorsqu'il se frotera aux douceurs andalouses. Pas de soie non plus ni de brocart pour caresser sa peau. Jusqu'à sa mort, seule la laine et son frottement rugueux lui rappelleront d'où il vient. Et où il veut aller : loin !

Il organise vite une nouvelle stratégie guerrière. Ses bons vieux méharis aux genoux cagneux et à l'endurance inextinguible ne suffisent pas dans la course aux terres riches. Ben Tachfine ne veut plus de hordes, ni de caravanes. Il lui faut une infanterie organisée, disciplinée, dirigée par la pensée. Adieu folles cavalcades, intenses et brouillonnes, poignards au vent pour futurs films de série B. Ordre à ses hommes de ménager désormais leurs montures, et de regarder plus loin que le bout de leur nez. Car le cheval de bataille de Youssef, sa ligne d'horizon, c'est la Méditerranée. Il a le temps – le pressent-il ? – puisqu'il va régner jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Une incroyable longévité en ce temps où, de batailles en hygiène précaire, la mort court plus vite que la vie.

Ben Tachfine constitue bientôt une armée de vingt mille hommes. Des Arabes, des Berbères, des Noirs armés de piques, de javelots et d'arbalètes. Plus tard, ils seront rejoints par des mercenaires... chrétiens. Sans foi ni loi, les soldats de métier s'achètent alors au Nord, souvent chez l'ennemi, contre espèces sonnantes et espoirs de riches butins. À la guerre comme à la guerre !

Marrakech commence par être un fortin, un grenier pour les réserves et les munitions. Mais avant même de remplacer les tentes de campement par des murs en dur, c'est une mosquée qu'y édifie l'émir. La base arrière est prête. Et commence la chevauchée fantastique. D'abord cap au nord-est. Y rutilé dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



© Rue des Archives/BCA



© TCD

Bien avant le Festival du cinéma de Marrakech, la ville fit fantasmer les réalisateurs et les stars. En 1930, Gary Cooper et Marlene Dietrich, tournent *Morocco* sous la direction de Joseph von Sternberg (1), Danièle Darrieux dans *Bethsabée* (1947) (2), Doris Day et James Stewart dans *L'homme qui en savait trop* d'Alfred Hitchkoch (3). Quant à Orson Welles, c'est un client familier de la Mamounia (4).

© TopFoto/Roger-Viollet

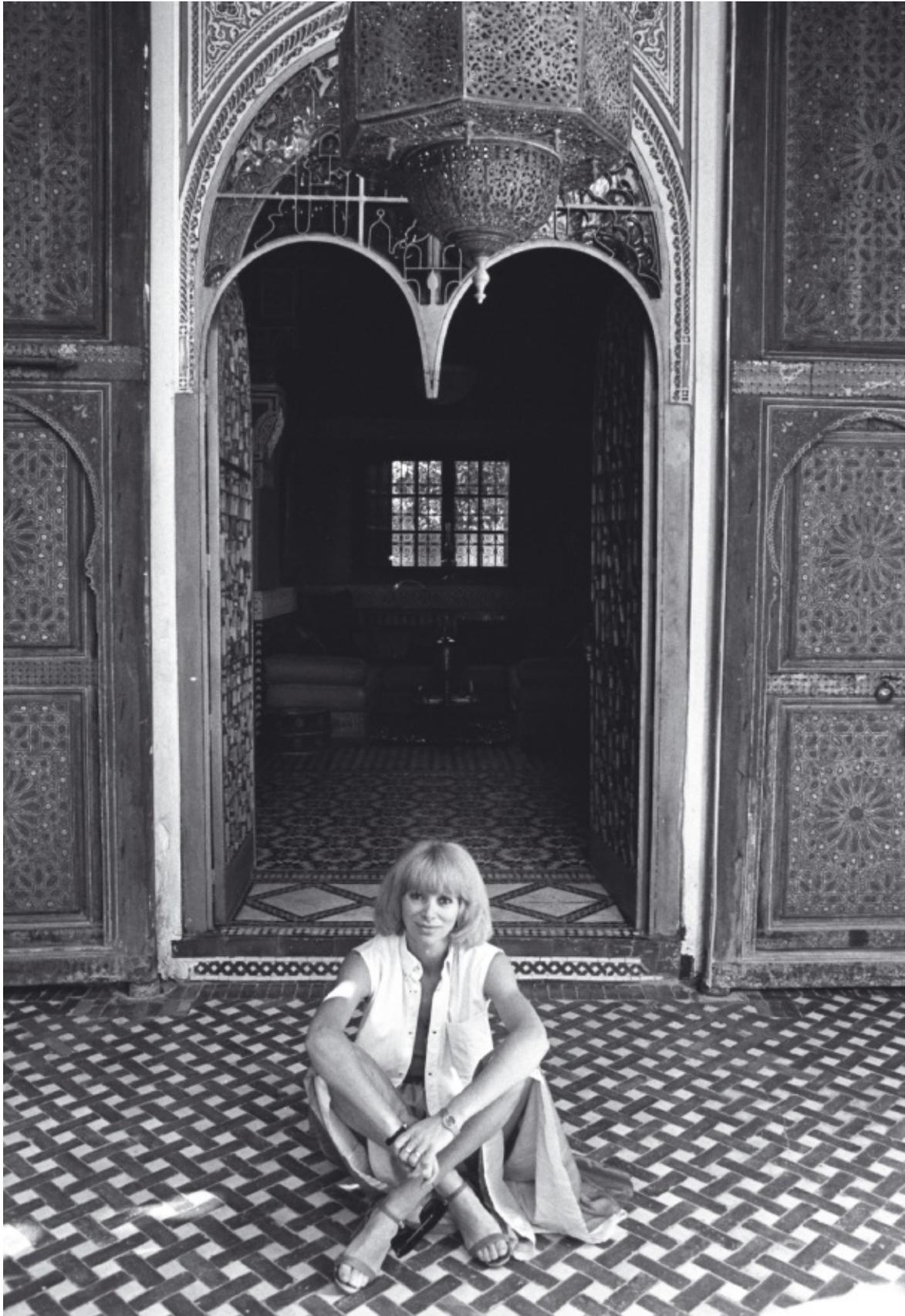


3



© Benainous/Gamma/ Eyedea

4



Mireille Darc dans les années 1980 au palais de la Zahia qui fut la propriété de Paul Getty Junior, puis d'Alain Delon avant de devenir le refuge de Bernard-Henri Lévy.

© Richard Melloul/Sygma/Corbis



Mohammed V et son fils, le futur Hassan II : après l'exil, la reconquête d'un pays enfin leur en 1956, date du traité d'Indépendance. © Rue des Archives/AGIP

Mohamed VI et son épouse Lalla Salma : l'entrée sans voile dans le XXI^e siècle.

© Niviere/Sipa



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À cheval ! Le sultan reprend la route pour Séville. Juste le temps de retrouver les rives du Guadalquivir, juste le temps d'y décider la construction d'un minaret, jumeau de la Koutoubia, au bord de la grande mosquée, juste le temps de vivre un peu... En 1184, le voilà aux premières lignes lors de la bataille de Santarem ! Mais est-il encore fait pour guerroyer, lui qui a tant aimé les joutes spirituelles avec les philosophes Averroès ou Ibn Tofaïl ? Lui qui cherche à comprendre, à réfléchir plutôt qu'à imposer par la force ? Grièvement blessé, il meurt dans les heures qui suivent.

Place à son héritier Abou Youssef Yacoub qui s'illustrera sous le nom d'el-Mansour, le Magnifique.

CHAPITRE 7

Kasbah

Des murs dans les murs... Une fortification comme un manteau de pourpre pour envelopper les rois au sein de la cité... la Kasbah est le quartier historique de Marrakech, l'ancien coeur du pouvoir. Il abrite encore aujourd'hui les plus belles demeures, indécelables dans le bruyant dédale de ruelles, celles d'une nouvelle race de princes : les people. À l'oeil nu, rien d'extraordinaire. Le fourmillement des Marrakchis, l'habituel trafic des vélos et des ânes, les petits marchés de bouts de ficelles, l'inévitable centre artisanal pour touristes et des façades qui vous tournent le dos. La Kasbah, forteresse d'hier et cachottière d'aujourd'hui, préserve ses trésors.

Il faut être initié pour connaître les insoupçonnables merveilles dissimulées derrière une simple porte de bois cloutée. Osez, frappez, entrez ! Vous voici au pays des merveilles. C'est Marrakech l'illusionniste qui vous propulse soudain des petites misères au grand luxe à la manière du prestidigitateur qui sort une colombe d'un mouchoir. Derrière un mur presque délabré, des piscines secrètes, des suites à baldaquins, des spas aux marbres turquoise, des tables exquises, de sinueux passages, entre ombre et lumière, qui ouvrent sur la ville un septième ciel.

Domaine des refuges les plus confidentiels de la jet-set, la Kasbah ressuscite, par-delà les siècles, Yacoub el-Mansour, le sultan magnifique. Troisième éminence almohade, il a agrandi la ville, au sud-est, d'une excroissance fortifiée pour se donner plus d'aise et de sécurité. Il a commencé, bien sûr, par y construire une mosquée, dite aux pommes d'or, qui, d'entrée, par Bab

Agnou la porte reine, invite à la halte. Plus fleurie, plus colorée que la Koutoubia, elle se dessine en frises de zelliges vert émeraude sur la blondeur environnante. À ses pieds, un haut lieu de l'histoire de la ville : les tombeaux des rois saadiens et, plus loin, les vestiges du palais Badi, « l'Incomparable », où seules règnent aujourd'hui les cigognes dont les nids couronnent la muraille. L'actuel palais royal, bien vivant, derrière son enceinte impénétrable, se situe aussi dans ce quartier historique du pouvoir.

Mais n'anticipons pas. Reprenons le fil du siècle où, de 1184 à 1199, le troisième sultan almohade va faire briller Marrakech d'un prestige encore plus grand que celui de ces prédécesseurs. C'est en Espagne, bien sûr, que se joue la glorieuse partie. En 1191, il reprend Silves aux chrétiens mais c'est en 1195 qu'il marque une victoire décisive. À Alarcos où il a déployé toutes ses forces armées, il écrase le roi de Castille avec tant de panache qu'on l'appelle désormais le Magnifique.

De Séville, il revient dans sa capitale sous les hourras. Et, pour fêter son apogée, fait hisser sur la Koutoubia, enfin terminée, quatre énormes boules de cuivre recouvertes d'or. Trente-cinq kilos rapportent les spécialistes.

Que les fêtes sont belles au retour des guerriers ! L'odeur de cannelle et de mouton rôti recouvre la ville d'une chape délicieuse. Les femmes courent dans la Médina chargées de ces croissants exquis fourrés d'amandes et gorgés de miel, les cornes de gazelle, qui donnent au thé à la menthe le goût du paradis. Festins, victuailles à foison, drapeaux, bannières, voiles et tentures, tapis précieux déroulés dans les rues et les palais, Marrakech triomphe. Hélas, l'or qui coule en ville tarit les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lever une armée de 50 000 hommes. Les Portugais, eux, n'ont que 20 000 hommes mais une trentaine de canons et deux rois à leur tête : Sébastien et Mohammed el-Moutaouakil. L'affrontement promet d'être sans merci. Hélas pour lui, le roi portugais, n'écoutant que sa fougue, multiplie les erreurs et s'embourbe dans une mauvaise position sur un terrain qu'il connaît mal. Et la bataille de Ksar el-Kébir tourne au désastre. Tentant de fuir devant la supériorité marocaine, il se noie avec el-Moutaouakil dans l'oued Makhzen. Abd el-Malek, lui, gravement malade, meurt dans sa litière en surveillant les premiers combats. C'est son héritier, son frère Abou al-Abbas Ahmed, qui tire les bénéfices de la victoire. Il reste célèbre sous le nom d'el-Mansour le Victorieux d'abord, le Doré ensuite. Et grâce à lui, durant un quart de siècle, Marrakech va revivre sa gloire passée. Il est rare de dire, à cette époque, que derrière le fils il faut chercher la mère. Pourtant, celle d'Ahmed le Victorieux, Lalla Messaouda, est une femme qui franchit magnifiquement les frontières du harem. Pieuse, certes, mais instruite, nourrie de tous les courants culturels du temps, elle projette sa tendre statue de commandeur sur le royaume filial. On lui doit la mosquée de Bab Doukkala et tout ce qui sera arts, fleurs, lumière et souplesse d'esprit dans un monde de brutes. Son influence sera de courte durée, pulvérisée par des lumières moins spirituelles.

En 1578, le jeune sultan entreprend la construction du palais El Badi, baptisé « l'incomparable » tant on dit que rien n'égala sa splendeur. Mais il ne se contente pas de ce luxe. Il reconquiert tout le Sud saharien et son riche commerce que les Portugais avaient détourné à leur profit. Il assujettit le Niger et le Soudan, intarissables mines d'or et de sel, le dernier ayant alors, au poids, la même valeur que le premier. De ses implacables

conquêtes territoriales, il extrait aussi un autre minéral : des dizaines de milliers d'esclaves noirs. Ils vont bâtir le palais avec l'or qu'ils rapportent sur leur dos. Mais aussi avec les plus beaux marbres venus de Carrare, l'ivoire, l'argent, les pierreries fines. Chaque centimètre de métal précieux, de bois ou de stuc – la main-d'œuvre ne manque pas – sera orné, ciselé, fleuri de motifs répétés à l'infini par de grandioses envolées de colonnades.

Si le palais est un bijou, ses hôtes, eux, en sont parés comme des châsses. Fasciné par tout ce qui brille, Ahmed le Doré fait effectuer par les artisans de Marrakech les plus rutilantes parures pour lui et les siens. La ville devient une caverne d'Ali Baba à ciel ouvert.

À Tombouctou, qu'il a soumis, Ahmed le Doré n'a pas seulement fait razzia d'or mais aussi de trésors précieux pour l'esprit. En cette deuxième moitié du XVI^e siècle, le sultanat noir est un empire éblouissant sur le plan matériel et spirituel, un centre culturel et religieux aussi éminent qu'a pu l'être Fès au temps de sa splendeur. C'est le sanctuaire de magnifiques bibliothèques, riches de milliers de volumes. Un juriste noir, Ahmed Baba, brillant érudit, est fait prisonnier et ramené à Marrakech avec ses mille cinq cents livres rares qui, désormais, ornent le palais d'el-Mansour... tout en assouplissant son esprit. Car, sous ses aspects de monarque tyrannique, l'homme se targue aussi d'être un intellectuel. Curieux, cultivé, brillant, il fait venir auprès de lui tout ce qui compte de penseurs et de chercheurs dans un arc de cercle allant de l'Europe au Moyen-Orient en descendant jusqu'à l'Afrique.

Il n'a pas de mal : il est si puissant et si riche ! Après la bataille de Ksar el-Kébir puis l'offensive impérialiste au Soudan, il

reçoit les félicitations « diplomatiques » du nouveau souverain d'Istanbul, du roi d'Espagne, du pacha d'Alger et du roi de France. Les Portugais, vaincus, lui rachètent à prix d'or – dont il regorge déjà par ailleurs – les milliers de prisonniers qu'il a asservis. Il entretient ses amis étrangers à grand renfort de présents somptueux. Depuis le château de Fontainebleau, Henri III, le dernier des Valois, ose même lui demander un prêt tant sa fortune est arrogante. Craint, envié, courtisé par les puissances européennes qui voient soudain un astre aux portes du désert, el-Mansour devient le mécène d'une armée de poètes, historiens, musiciens, médecins, astronomes, linguistes. On accourt de partout avec sa tête pleine mais le ventre vide, ce qui va souvent de pair. Gaves de méchoui, de tajines aux amandes et de poignées de pierres précieuses, les beaux esprits cogitent au ralenti mais font lustre aux yeux du monde.

Pendant vingt-cinq ans, il faut le redire parce que cela ne durera pas un mois de plus, Marrakech est une sorte de reine orientale qui danse sur l'échiquier des puissants. C'est peut-être le seul moment de son histoire où elle parviendra à exister pour les Occidentaux autrement que comme un fruit exotique. On traite avec elle d'égal à égal... Enfin d'égal à inégalement riche. Notre Kasbah parvient, de son exigü périmètre, à faire loucher les envieux à des milliers de kilomètres à la ronde. Au prix, hélas, d'une tyrannie dont personne, de loin, ne veut rien voir. Les juifs ont été parqués dans un quartier, le Mellah, dont la misère, à deux pas des murailles impériales, est une offense. Concentrer les minorités pour mieux les contrôler, c'est une manière de faire que n'a pas fini de reproduire l'Histoire. Le sort des israélites, qui ont essaimé en Espagne et à travers le Maghreb après la chute du Temple, n'est rien à côté de celui des Noirs. Plus haut, dans la Médina, sur la minuscule placette où

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tarissant les récoltes, affamant les ventres ? Pourquoi faut-il que la peste s'en mêle, infâme fléau qui va détruire ce qu'il s'acharne à construire ? Dans les ruelles de Marrakech rampe le poison avec ses odeurs de mort et de putréfaction. Quand l'air est à l'orage, que la pluie détrempe la terre rouge, un relent nauséabond s'élève parfois et laisse imaginer ce que put être l'horreur de l'épidémie dans la ville des orangers, du jasmin et des flamboyantes épices. La faim, l'hygiène hasardeuse, l'absence de cadre et de structure pour le peuple qui vit au jour le jour font des ravages. On dit que la maladie des sols et celle des hommes décimèrent la moitié de la population du Maroc. Les seigneurs se calfeutrèrent dans leurs palais ciselés mais, s'il est bien un mal contre lequel l'or ne protège guère, c'est la peste dévorante, contagieuse, sournoise qui rend tous les hommes égaux.

Pendant le dernier quart du XVIII^e siècle, le pays part à la dérive. Et – toujours cette fatalité qui fait qu'un fléau ne va jamais seul – Moulay Yazid, le fils, l'héritier de Sidi Mohammed, sombre dans la débauche. Tout va si mal. Tout est si noir. Il faut que la chair exulte. Le jeune inconscient, dans une ronde de survie, recherche tous les plaisirs – les pires bien sûr puisqu'il ne reste que ceux-là.

Au scandale de mœurs s'ajoute un scandale politique. Alors que le Maroc a besoin d'entrer dans le jeu de l'Europe, le nouveau sultan déclenche une guerre contre l'Espagne. Résultat, Marrakech se soulève courageusement contre lui et se proclame un nouveau maître en la personne de son frère. Moulay Yazid bien sûr se débat et, avec une armée de pervers comme lui, reprend cruellement la capitale du Sud. En 1792, la ville rose reprend ses tons de sang. Sa place Djema'a el-Fna renoue avec la

barbarie. Ceux qui la défendent sont pris en otages. On revoit les têtes coupées – et salées pour une conservation plus réaliste – sur les potences. Heureusement, il reste quelques vaillants rebelles. Ils contre-attaquent et le méchant sultan est tué d'une balle en pleine tête.

Successeur : Moulay Slimane, un autre des nombreux fils de Sidi Mohammed. Pendant trente ans, il s'acharne à ramener la paix mais doit soudain faire face à un réveil berbère. Économique d'abord, la crise va bientôt devenir aussi religieuse. Les Berbères, traditionnellement hostiles aux Arabes, cherchent à descendre de leurs montagnes pelées pour trouver subsistance dans les plaines. Ils se battent d'abord entre eux pour les terres, puis les tribus dominantes s'unissent autour d'un nouveau champ de bataille : la question des cultes.

Moulay Slimane, armé de la parole du prophète, son ancêtre, veut épurer la foi et faire renoncer le peuple aux cérémonies dédiées à la célébration des saints. Il interdit *mousssem*¹⁹, fêtes et pèlerinages autour de leurs tombeaux et condamne même la décoration des mosquées. Marrakech qui vénère ses sept saints est dans la ligne de mire. Coalition contre le sultan qui est emprisonné en 1822.

Pourtant la dynastie alaouite n'est pas révoquée et c'est un des neveux de Moulay Slimane qui lui succède. Il s'appelle Moulay Abd al-Rahman et va devoir faire face au nouveau péril venu d'Europe : le colonialisme. Pendant les trente-sept années de son règne (1822-1859), sa gloire sera de faire ventre mou devant les puissances impérialistes qui veulent asseoir leur influence et moderniser le Maghreb.

Une nouvelle ère est ouverte. Il va être difficile au Maroc de conserver son indépendance.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il va y cultiver aussi une amitié respectueuse avec les dignitaires marocains, à commencer par le sultan qu'il s'efforce de ne jamais traiter comme une marionnette. Celui-ci conserve tous ses pouvoirs religieux et honorifiques, signe les décrets, les *dahir*, même si, bien sûr, ils lui sont « soufflés » par l'intérêt supérieur. Celui de la France mais aussi, à cette époque, du Maroc tout entier. Outre l'ordre qu'il faut maintenir de Rabat à Tombouctou, tout doit être réorganisé, pour ne pas dire édifié : la justice, l'économie, les impôts, l'agriculture qui est encore nomade, l'infrastructure administrative, le développement des villes, des ports, des routes, l'enseignement. Pour s'y employer, Lyautey déploie souplesse et fermeté. Une patience légendaire, surtout, pour construire sans heurter et risquer de tout faire casser. Sa tactique et sa philosophie consistent à ne pas appliquer aveuglément les méthodes françaises mais à créer celles qui conviendront à l'âme marocaine et à ses traditions. Il espère ainsi peu à peu gagner la confiance des grands chefs de région, les caïds qui quadrillent le pays de leur pouvoir et de leur ascendant.

Sa politique commence à s'imposer quand éclate la guerre de 1914. Lyautey est prié de faire rapatrier ses troupes, mortifié de devoir renoncer à la mission. Déchiré aussi, intérieurement, à l'idée de ne pas rentrer défendre son pays arme au poing. Le grand homme réfléchit et propose un marché à Paris. Il accepte de renvoyer ses forces militaires en métropole mais qu'on lui donne en échange des ingénieurs, des spécialistes, des colons pour continuer à bâtir. Il fait valoir au gouvernement combien l'Allemagne aurait intérêt à voir péricliter l'influence française au Maroc. Et il finit par obtenir gain de cause. C'est ainsi que, durant la guerre, il va tenir le front marocain contre les Allemands qui convoitent les mines de phosphate et les routes

de l'Afrique. À l'écrasante tâche qui pèse sur ses épaules et aux dilemmes qui tenaillent son esprit, il répond : « Parce que j'aime ce peuple, cela m'est plus facile. »

Puissance mécanique, intellectuelle et politique, le général est aussi un esthète qui vibre devant les subtiles et envoûtantes beautés du pays. Bien que grondent les canons, il fait venir à Marrakech archéologues, artistes, entrepreneurs capables de restaurer ses charmes anciens et développer ses richesses artisanales. Il organise même de grandes expositions à Casablanca et Rabat pour faciliter les échanges franco-marocains. Contrairement aux ravages que la colonisation fera en Algérie ou en Tunisie, il rendra au Maroc ce qui lui appartient et qu'il avait perdu. « Un miracle », dira-t-on, puisque commerce et exportations auront doublé entre 1912 et 1918 et que les terres cultivées sur l'ensemble du pays seront multipliées par cinquante.

Et Mme Lyautey dans tout cela ? Elle s'est habituée au thé à la menthe, reçoit ses amies et s'est mise, comme les femmes des harems, à l'ombre de son grand homme. Le secondant dans des oeuvres auxquelles elle se consacre, elle aussi, avec ferveur : la création de dispensaires et de centres de vaccination, d'écoles, d'aide aux orphelins. Étrange couple qui réussit à tisser un de ces partenariats bourgeois d'estime et d'affection même si les vents épicés d'un Maroc entraînent parfois le militaire à de troubles tentations. Mais l'ébullition ambiante l'emporte sur les passions secrètes.

C'est l'époque exaltante des grands travaux, des chantiers titanesques où l'on construit des kilomètres de digues dans les ports pour s'ouvrir l'Atlantique, où l'on aménage les rivières pour

qu'elles produisent de l'électricité, où l'on irrigue, creuse, trace, fore, laboure, élève. Il y a soudain du travail pour qui veut renoncer à ses trois chèvres et à son lopin en friches. Un changement radical pour la population des campagnes attirée par les lumières des villes. Marrakech cependant reste la plus féodale, la plus éloignée des mers, la plus profonde, la plus secrète. La favorite de Lyautey qui, tandis que tout bouge, aimerait presque que rien n'y change. La place Djema'a el-Fna est son carré de coeur, si différente de la carrée des militaires. Il la veut telle qu'en elle-même, dans son essence, et refuse qu'on touche à son périmètre, préservant ses perspectives, ses cafés, ses terrasses avec le soin qu'on réserve à un patrimoine sacré. Les Français qui, derrière lui, ont adopté la ville vont y créer un quartier : le Guéliz, moderne, forcément moderne, un peu à l'écart de la Médina. Guéliz aux consonances d'église, celle qui voisinera avec la mosquée en bonne intelligence. Guéliz qui s'organise en larges avenues et en petits immeubles de quatre ou cinq étages à quelques centaines de mètres des ruelles, derbs et fantomatiques recoins du coeur historique de la ville. Lyautey est-il encore français ou est-il devenu arabe ? Les deux mon général, puisque tout en encourageant la venue des colons, il s'efforce de limiter leurs mercantiles ambitions pour protéger la population et lui donner les moyens de s'élever.

En 1922, le président Millerand vient visiter un Maroc pacifié, un résultat superbe et exemplaire qu'applaudit la Chambre. Hubert Lyautey peut être fier. Mais une année plus tard, la guerre du Rif balaye les certitudes du commandeur et le jette dans l'ombre. Là-haut, sur la bordure méditerranéenne du Maroc, Abd el-Krim relève le gant de l'occupation coloniale. Il n'a qu'un but, reconquérir son pays, et se lance dans des batailles sangninaires contre les Espagnols qui occupent la zone. Le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 13

Jardins enchanteurs

Majorelle... Escale enluminée ! Moment majeur qui donne deux ailes aux visiteurs de Marrakech. Jamais de freins dans les centaines d'autocars qui s'arrêtent ici chaque jour ! Les merveilleux jardins où s'entrechoquent les couleurs font toujours la joie des touristes. On en oublierait presque qu'ils portent le nom d'un homme prénommé Jacques, arrivé un jour de Nancy pour unir au Grand Sud ses féeries. Bien sûr, il fut peintre. Cela saute aux yeux des moins avertis. Architecte aussi. Fils de Louis, ébéniste et décorateur, maître de l'Art nouveau tout en tiges, lianes et corolles. Artiste donc, dans le sang, et amoureux d'une nature... fantasmée.

Lorsqu'il arrive à Marrakech, en 1922, pour soigner une santé essoufflée, assoiffée de soleil, Jacques Majorelle acquiert un bout de terrain, à l'époque un verger, situé loin – aujourd'hui tout près – de l'épicentre de la ville. Le lieu-dit Bou Safsaf végétait de figuiers en pistachiers, oliviers et palmiers indisciplinés autour d'une seguia²¹ qui le faisait fleurir et reflourir paisiblement au fil des années. Choc d'imaginaires, improvisation d'artiste, en même temps qu'il choisit de planter là son atelier, le coloriste décide d'y créer un vivant tableau. Non, ne lui suffit pas la paisible nature qui pousse là toute seule comme une grande. Habité d'exigences plus sophistiquées, il pose, touche après touche, les pleins et les déliés d'une oeuvre étonnante. De cactus en nénuphars, il plie son modeste terrain à ses rêves les plus fous : exotiques, excentriques, extraordinaires. Et puisqu'il sait tisser sa toile en trois dimensions, il bâtit aussi un ravissant pavillon. D'un bleu insolent, irradiant, tranchant sur

le rose passé des lieux. Bleu cobalt, comme un cri qui ne trouve pas ses mots, qui fait fi des nuances et finit par s'intituler bleu Majorelle. Il y a des coeurs qui s'offrent en demi-teinte. Aveux subtils, léchés comme un murmure, de tableaux en vitraux. Lui, choisit le choc des contrastes au point de faire oublier ses oeuvres plus subtiles qu'on peut apprécier à la Mamounia ou ici et là, dans les repères préservés des années 1930-1940.

Soixante mille visiteurs chaque mois viennent lui faire révérence avec force exclamations sonores tant la palette est enchantée. Plantes grasses épanouies à l'ombre des longs bambous géants, lotus aux bulbes apprivoisés, papyrus en bouquets, explosion de piquants, de tiges, de troncs sur fond de bougainvilliers blancs ou roses ou mauves, jarres joufflues, fleuries à profusion, ponctuant la mosaïque des bassins et l'élan des fontaines...

Séquence émotion. Au fond du jardin, une stèle discrète, une simple colonnade : ici repose Yves Saint Laurent. Le grand couturier qui s'est éteint à Paris le 1^{er} juin 2008 avait souhaité reposer dans ce paradis qu'il avait fait revivre.

Majorelle est une symphonie visuelle, superbe mais venue d'ailleurs. Car le jardin traditionnel marocain est une ode à la modestie et à l'élévation pieuse.

À l'origine, c'est une oasis. Presque rien autour du mirage, du miracle d'un point d'eau. Un arbre suffit, fruit d'une victoire sur le désert. Bâties en patio autour d'un coin de terre où trône un palmier ou un oranger, les plus anciennes maisons de Marrakech ont leur carré de jardin qui, même sobre, est un symbole du paradis. Qu'y a-t-il de plus sacré par ici qu'une terre qui donne

des fruits, que l'eau précieuse qui les nourrit et incarne la sève de vie ? Mais au-delà de cette explication « terrestre », il y a dans le jardin de l'islam une dimension céleste. Symbole métaphysique, il dessine un cosmos miniature calqué sur l'idéal divin. Parce que Dieu a voulu l'ordre pour dompter le chaos, parce que la paix de l'âme est une discipline, le bout de terre qu'ici-bas on vénère est géométrique et symétrique. L'harmonique ponctuation des arbres et des fleurs qui se répondent au carré dans une émouvante simplicité n'a rien à voir avec le sauvage ébouriffé de nos jardins... païens. Ce n'est pas une simple allégorie d'oranges juteuses et de rameaux renaissant au fil des saisons. C'est une union entre les mathématiques et la poésie, un cadre (presque un corset) et un hymne, un tuteur qui discipline les fleurs et les peurs, un devoir et une offrande. Espace intérieur aux murs de la maison, le lopin de terre marocain est un espace spirituel synonyme de sécurité, de calme, d'équilibre... mais aussi de volupté. Car le plaisir n'est pas subversif au paradis de l'islam pour peu qu'on sache le vénérer. Les cinq sens sont invités au jardin et mettent chacun leur note à la divine mélodie.

À la vue s'offrent les couleurs des fleurs, taches impressionnistes sur l'écrin des verts qui vont des plus clairs tilleuls ou gris argenté des rameaux d'oliviers. L'ensemble compose un tableau aux plans étagés – arbres, arbustes, parterres. Pour l'ouïe, de la musique avant toute chose, celle de l'eau sans laquelle rien n'est possible. Elle murmure dans l'écoulement régulier des seguias. Elle se fait plus vive au clapotis des fontaines, présences essentielles, confidentes près desquelles on vient s'asseoir pour contempler et écouter le pépiement des oiseaux. Le toucher paraît le moins sollicité. Pourtant l'épine est prompte à égratigner la main trop hâtive qui

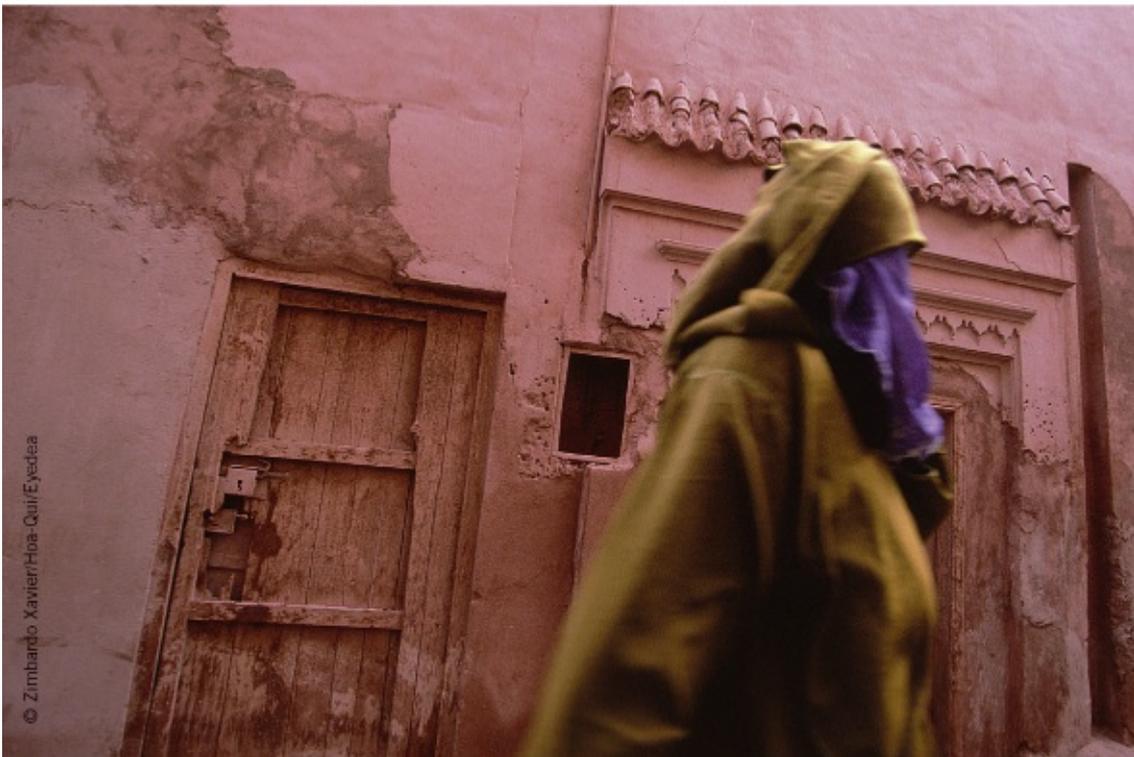
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





© Joubert Jean-Denis/Hoa-Cuil/Eyedea

Sublime muraille rose sur ciel bleu avec palmier vert et languide ! Enveloppant la Médina d'un bras puissant, les remparts et leurs portes superbes recèlent les plus troublants secrets. Celui des femmes voilées, peut-être, ces silhouettes d'hier qui redeviennent présentes aujourd'hui.



© Zimbaro Xavier/Hoa-Cuil/Eyedea



Le jardin Majorelle nous jette du bleu plein les yeux mais aussi la magie d'une végétation exubérante créée, comme un tableau, par l'imagination du peintre.

© Renaudeau Michel/Hoa-Qui/Eyedea

Dans les parages, on trouve aussi l'eau de rose ou de fleur d'oranger, des concrétions odorantes d'ambre ou de jasmin,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'un au-delà meilleur. Dans sa forme la plus extrême, l'intégrisme, elle est devenue l'épouvante de certains Occidentaux qui sont installés à Marrakech. Mais gare à l'amalgame, des deux côtés. Bien qu'au Maroc l'islam soit modéré, le fait qu'on l'associe parfois, à tort, à un terrorisme en puissance, peut créer une irritation, une réaction de la population. Et faire pencher la balance du côté des peuples et pays musulmans radicaux. C'est pour tout le monde pareil : on a le droit de contester sa famille mais si quelqu'un l'attaque, on est blessé. C'est tribal, tripal. Marrakech la rose peut voir rouge, elle aussi, si elle se sent trop hâtivement jugée.

Mais par-dessus tout cela, il y a la passion d'une ville extrême. Rien n'est banal, mesuré, à Marrakech. Ni son ciel parfaitement bleu, ni sa beauté envoûtante, ni sa richesse architecturale, ni sa culture, ni ses origines fougueuses. Sur ce terrain la ville est allée très vite à grandir et à s'occidentaliser. Elle a ouvert grand ses bras aux étrangers et à leurs moeurs. De nombreuses jeunes Marocaines se sont libérées d'un coup, avec avidité, sans marquer d'étape. Et elles ont rebondi plus loin que les autres sur le chemin des permissions. Certaines sont passées directement de la case sage à la case déchaînée. On fait la fête à Marrakech. Pas seulement les touristes. Les jeunes de Rabat ou Casablanca y descendent le week-end comme on plonge dans le plaisir en apnée. Marrakech Babylone ? Musique à fond, tenues hypersexy, alcool et plus parfois, les corps se touchent, se prennent, se lâchent dans la fièvre de la nuit chaude. Il n'y a plus de voiles qui comptent même pour cacher les décolletés ! Licence d'un côté, durcissement de l'autre !

Le Ramadan est de plus en plus strictement suivi et les pressions des religieux les plus radicaux sont certaines. Par

quartier, par famille, par derb, ils recrutent, prêchent, incitent à l'observance rigoureuse. Si bien que la rue se durcit. Même les non-pratiquants se laissent prendre par ce prosélytisme pour être tranquilles. Il en va du voile comme de la consommation d'alcool. Dehors, on se tient à carreau. Chez soi, derrière les murs qui délimitent l'intimité, on est plus libre.

À Marrakech, il faut avoir l'oeil averti pour percevoir ce frémissement de sévérité. Nulle agression contre les résidents étrangers mais les jeunes Marocains libérés se font parfois, comme une semonce, traiter d'« Occidentaux » par les pieux. Le gouvernement et la police affirment que les mouvements intégristes sont marginaux et « sous contrôle ». Le pays ne peut vouloir son développement économique (et le tourisme qui y contribue) en laissant s'installer l'intolérance. Par ailleurs, l'évolution sociale de la famille ne peut plus faire machine arrière. Le schéma ancestral de l'épouse soumise et recluse s'est déchiré. La polygamie n'existe presque plus. Bien trop coûteux d'entretenir plusieurs femmes et leur progéniture ! À l'université, les femmes sont nombreuses comme élèves et comme enseignantes. Dans les bureaux, le milieu médical, l'hôtellerie, les services (et même en politique), elles occupent des emplois auxquels elles tiennent. Le roi, commandeur des croyants, montre l'exemple. Le monde entier connaît non seulement le visage de Lalla Salma, la mère de ses enfants, mais son éblouissante chevelure rousse qui fait le bonheur du papier glacé.

Partout désormais, les deux sexes se côtoient. Le féminin a envahi l'espace masculin. Et, la ségrégation rompue, ce n'est pas un simple voile qui peut la renouer. Il n'y a qu'à observer la sortie du lycée Mohammed V dans la Médina. Le look de

certaines jeunes filles est aussi « branché » que celui des ados occidentales... Caleçons, collants, jupettes, tuniques, bijoux rock ou hip-hop, rien d'austère. Et la plupart vont tête nue. Pas toutes, certes, mais en somme, il n'y a pas plus de « foulards » à Marrakech que dans les banlieues françaises. Et on n'y brûle pas les voitures ! Quand on a la chance d'en avoir une, on la bichonne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'eau. Couvrir en partie et faire réchauffer à feu moyen pendant 20 minutes.

2. Laver la coriandre et le persil. En hacher les feuilles. Couper le céleri en petits cubes. Peler les petits oignons blancs.

3. Verser le riz, le concentré de tomates, la coriandre, le persil, le céleri et les petits oignons blancs. Laisser mijoter 10 minutes.

4. Délayer la farine dans un verre d'eau froide et verser la mixture dans la soupe en remuant sans cesse jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de grumeaux. Puis laisser mijoter pendant 5 minutes en remuant de temps en temps.

Présenter à part, sur la table, des dattes et des citrons dont le jus acidulera la soupe.

Briouats, petits beignets (À servir en entrée)

POUR 4 PERSONNES

Temps de préparation : 60 minutes

Cuisson : 30 minutes

25 feuilles de briouat

7 oeufs

500 g de boeuf

1 oignon

Persil

Coriandre
Cannelle en poudre
Huile
70 g de sucre en poudre
Sel, poivre

1. Hacher menu viande, oignon, persil et coriandre. Ajouter à cette farce deux pincées de poivre, une pincée de sel, deux cuillères à soupe d'huile et mélanger soigneusement. Faire cuire à feu moyen pendant une dizaine de minutes jusqu'à absorption complète de la sauce.

2. Battre 6 oeufs. Les ajouter à la mixture avec le sucre en remuant énergiquement sans arrêt afin de détacher la viande. Ajouter une ou deux pincées de cannelle. Faire cuire 5 minutes en remuant. Retirer du feu.

3. Battre le dernier oeuf. Mettre une grosse cuillère de farce sur le bord d'une feuille de briouat. Rabattre les deux bouts de la feuille et la rouler jusqu'au bout en serrant bien de manière que le feuilleté prenne la forme d'un cigare. Coller à l'aide de l'oeuf battu. Répéter l'opération jusqu'à ce qu'il n'ait plus de farce.

4. Faire frire les feuilletés dans l'huile chaude à feu moyen 2 minutes de chaque côté.

Saupoudrer les feuilletés de sucre et de cannelle en poudre.

Salade de carottes

POUR 4 PERSONNES

Temps de préparation : 10 minutes

Cuisson : 40 minutes

500 g de carottes

8 gousses d'ail

5 cuillères à soupe d'huile d'olive

3 cuillères à soupe de jus de citron

50 g de sucre

Sel

Cannelle

1. Laver et éplucher les carottes et les gousses d'ail. Faire cuire l'ensemble dans de l'eau salée pendant une vingtaine de minutes. Égoutter le tout et en faire une purée.

2. Verser la purée dans une casserole, y ajouter l'huile, le citron et quelques pincées de cannelle et faire cuire à feu doux en remuant régulièrement pendant 20 minutes.

3. Ajouter le sucre, faire dorer et servir froid.

Présenter avec des demi-tranches d'orange.

Salade de fèves fraîches

POUR 4 PERSONNES

Temps de préparation : 10 minutes

Cuisson : 25 minutes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sonnantes et trébuchantes même si ne disparaîtra pas en un jour cette atmosphère brouillonne et indisciplinée que certains préfèrent égoïstement à la manucure clinique des villes à l'américaine.

Plus d'arbres, plus de jardins *intra-muros*, plus de vert au lieu du béton fou. Ça a commencé. De nombreux jardins publics sont apparus ces dernières années, lieux de rendez-vous, de flânerie et de respiration. Il existe même un parc dédié à l'informatique où les jeunes peuvent se connecter. Bien ! C'est l'eau, hélas, le grand problème. La nappe phréatique s'épuise. Dans la Palmeraie, les propriétaires de villas doivent maintenant creuser leur puit à cent mètres de profondeur quand dix mètres suffisaient il y a trente ans. Éponges insatiables, les terrains de golf aspirent eux aussi d'énormes réserves même s'ils drainent une riche clientèle. Il est devenu nécessaire de recycler les eaux usées : une station d'épuration de trente millions de mètres cubes a été créée en 2008. Une autre est en cours de construction.

L'agriculture raisonnée fait aussi son apparition. Certains hôtels et restaurants comme la Cour des lions, au dernier étage de l'hôtel Es Saadi Palace, ou la Villa arabe du prince Ruspoli³⁰ se font un point d'honneur de produire leurs fruits, légumes et aromates dans leurs fermes bio. C'est encore une élégance pour les plus fortunés mais louable. On s'équipe aussi de panneaux solaires dans les riads les plus contemporains de la Médina. Avec un bémol : c'est lourd et très vilain sur les toits déjà envahis d'antennes de télé. Côté culturel, un vaste programme de restauration des monuments est en cours. On pleurerait de voir palais et fontaines s'émietter parfois sous la crasse : quatre cents lieux historiques vont renaître ainsi que les magnifiques kasbah

du circuit almohade sur les premières marches de l'Atlas.

Tamesloht, Amizmiz, Ouirgane, des coins de nature encore vierge méritent l'excursion. Le lac du barrage de Lalla Takerkoust est un lieu délicieux. Encore protégé et déclaré zone non constructible, ses rives offrent un peu de fraîcheur à ceux dont l'animation de la ville finit par cisailer les nerfs. Dommage que bateaux à moteur et jet-skis y soient permis. Il faut visiter aussi les gorges de Moulay Brahim, près d'Asm, le site d'Oumnast, le village berbère d'Imbil.

Oukeidem, en revanche, la station de ski aux charmes désuet, à soixante kilomètres sur le mont Toubkal, va s'équiper d'installations modernes. Promis, dit-on, le superbe paysage ne sera pas abîmé et la route pour y arriver continuera à offrir un spectacle enchanteur !

Autant de contrepoids à ces programmes immobiliers galopants qui font à présent une large ceinture à des kilomètres à la ronde des murailles. Néanmoins, la plaine du Haouz a réussi à préserver son vaste horizon, son ciel ouvert, son écrin de montagnes. Pour ce faire, la hauteur des habitations est volontairement limitée. Jamais plus de cinq étages même dans le Guéliz, des maisons aux teintes roses fondues dans la terre, des matériaux doux, sans arêtes, à l'ancienne.

Marrakech, on en est sûr, nous épargnera toujours tours et gratte-ciel. Seule la Koutoubia continuera à tendre vers le ciel sa flèche sacrée.

Achevé d'imprimer

Dépôt légal : février 2009

Notes

1. Voir chapitre suivant.
2. Voir chapitre 12 : Une vie de pacha.
3. Outre qu'ici l'immobilier n'est pas soumis à l'impôt sur les successions, l'impôt tout court est très avantageux pour qui décide de devenir résident.
4. Chiffres 2007 transmis par le Consulat de France à Marrakech.
5. 24 % des autres pays européens, 3,4 % du Moyen-Orient et d'Amérique. Le trafic intérieur représente 23 % (chiffres 2007 transmis par le Consulat de France à Marrakech).
6. Pierre Le Coz, *Les Silences de Marrakech*, éditions du Lacquet, 2001.
7. Ruelle d'à peine un mètre de largeur, en cul-de-sac, qui s'ouvre comme une terminaison veineuse sur les artères de la Médina.
8. Auteur de *Sexe, idéologie, Islam*, interviewée dans la revue *Autrement*, Hors-série n° 11, 1985. Propos recueillis par Brice Matthieussent.
9. Lire son livre, *L'Absent de Marrakech* (éditions du Rocher, 2006).
10. Lire son roman *Ce que nous avons eu de meilleur* où l'on retrouve la Zahia (Grasset, 2008).
11. Classé au patrimoine mondial de l'Unesco.
12. Voir chapitre 12.
13. Les ribats sont des forteresses à but défensif. Avec le temps, ils deviennent des refuges pour les voyageurs et les mystiques.
14. Ne pas l'oublier lors de la visite de la ville. C'est une séquence émotion pour les visiteurs qui veulent rapporter de leur périple autre chose qu'un

service à thé et des babouches...

15. *Voyage au Maroc* (trad. Frédéric Monneyron, « L'imaginaire », Gallimard, 2001).

16. Edith Warton, *op. cit.*

17. Ou bataille de Ksar el-Kébir (4 août 1578).

18. Expulsés de la ville de Hornachos en Estrémadure.

19. Au Maroc, fête régionale annuelle, en général pour honorer un saint.

20. Voir chapitre suivant.

21. Petite canalisation à ciel ouvert.

22. Sorte de préfet au Maroc.

23. Sociologue marocaine, auteur de *Sexe, idéologie, islam*, interviewée dans la revue *Autrement*, *op. cit.*

24. En 2006, sur 1 000 Marocains interrogés, la moitié est pour le port du voile par la femme, que cela lui plaise ou non.

25. Code de la famille.

26. Actuellement, elle abrite près de 10 millions de nuitées chaque année dans les hôtels et maisons d'hôtes officiellement recensés.

27. Signalons toutefois que nombre de lotissements sont de qualités identiques si ce n'est supérieures à bien des résidences du même type en Europe. Et ils sont esthétiquement plus réussis.

28. Mounir Chraïbi, en place en 2007-2008 et en principe pour quatre ans.

29. Équivalent de notre préfecture.

30. Voir le chapitre 13 : Jardins enchanteurs.